

Rhétorique et pouvoir symbolique : la vitalité culturelle de l'Europe en question.

Monique Castillo (Université Paris est)

Saarbrücken, 9-13 octobre 2013
Institut Européen de Rhétorique

L'Europe traverse une crise d'identité qui a des effets contradictoires sur le destin de la rhétorique. D'un côté, le besoin d'intercompréhension s'accroît puisque les particularismes individuels et culturels tendent à diviser l'espace public ; ce besoin d'intercompréhension assigne à la rhétorique un rôle culturel majeur, celui de réussir l'entrée de l'Europe dans la civilisation du savoir et de la communication. D'un autre côté, la politique use d'une rhétorique qui se veut « moralement correcte » pour cacher son impuissance à maîtriser ces nouveaux défis et produire une illusion de consensus sur la base de discours vides ; ce besoin d'illusion entretient en Europe la prédominance d'une sorte de pensée unique de l'impuissance.

Nous distinguerons trois niveaux de traitement du problème :

- Les impasses d'une rhétorique d'illusion
- Les espoirs d'une rhétorique de communication
- Pour finir, le besoin d'une rhétorique de reculturation

Rhétorique d'illusion

Les institutions constitutives d'unité, comme la famille et la nation, sont en recul ; la socialisation par l'école est concurrencée par l'attractivité plurielle des réseaux numériques, et la déliaison marque la culture démocratique des Européens, qui est devenue une démocratie d'individus. L'opinion individuelle elle-même est intérieurement divisée entre des espaces concurrents de réflexion et de décision. Imaginons une réunion de dix personnes, toutes également sincèrement démocrates mais qui ne peuvent pourtant pas s'entendre parce qu'elles jugent différemment l'activisme féministe, l'éducation des enfants, le mariage homosexuel, le statut de l'immigration ou la politique internationale ; elles peuvent être d'accord sur quelques points mais la combinatoire multiple des conflits fait proliférer des espaces politiques divergents. Comment les surmonter en créant un espace public démocratique commun ?

Le consensus vide

La rhétorique détient ce pouvoir magique. Il s'agit en effet de réussir une prouesse, celle qui consiste à unir par la diversité, à solidariser par la différence, car c'est là le pari démocratique des Européens d'aujourd'hui. La rhétorique réussit à être cette illusionniste qui produit l'unanimité en promouvant le culte de différence comme culte rhétoriquement suprême. Il suffit que la population s'entende pour être « rhétoriquement » unie sur certains principes qui peuvent être publiquement affichés : un accord sur les mots, sur une vision, sur une intention, sur les signes, un accord symbolique. La polysémie d'un certain nombre de mots-clés, comme « pluralisme », « identité », « ouverture » etc. leur donne capacité d'exploiter la confusion et l'amalgame au bénéfice d'une illusion de consensus.

Les théoriciens du discours nomment « signifiant vide » un terme qui a tant de significations diverses qu'il peut allier des courants sociaux ou idéologiques totalement discordants. Un tel unisson peut se mettre au service d'un même combat (un traditionaliste et un moderniste peuvent avoir le même ennemi, la pornographie ou la drogue, par exemple). Mais le consensus dit « politiquement correct » vise la paix, c'est un consensus abstrait qui évite d'affronter les violences et les contradictions de la réalité, un consensus fait pour oublier ou nier le réel.

Avant d'en faire la critique, il convient d'en souligner la portée diplomatique. La rhétorique d'illusion consensuelle a bel et bien pour effet de prohiber le radicalisme et l'extrémisme sur des questions brûlantes. C'est un consensus mou, sans doute, mais qui octroie à chaque protagoniste un respect formel évitant les déchaînements de racisme ou d'hostilité. Un consensus qui rassemble, pour un moment, au nom d'un pluralisme de circonstance, des identités antagonistes.

Un cosmopolite indifférent

Mais s'il faut en faire la critique, c'est qu'il traduit une profonde et dangereuse crise de confiance en soi de la civilisation européenne. On peut parler, avec certains sociologues, d'une Europe « post-héroïque ». Une Europe qui veut le pluralisme, mais qui le veut aseptisé et monochrome. Pour ériger le pluralisme en vecteur fédérateur de frères ennemis sans vouloir l'avouer, le politicien fait fleurir une rhétorique dont l'unité consensuelle, réduite au minimum, repose, en sa fondation ultime, sur le désintérêt que chacun peut porter aux différences culturelles... On célèbre le culte des différences pour la forme, mais on y est, au total, foncièrement indifférent. L'important est ailleurs. La mondialisation nous presse. Il faut être compétitif. Si une différence nous importe, c'est celle qui motive les personnes, celle qui les rend fécondes, c'est celle qui les met au travail. Oui aux différences, pourvu qu'elles soient et qu'elles restent strictement individuelles et inoffensives. Chacun a droit à sa différence dans une société civile mondiale où les règles du jeu véritables sont celles de la concurrence généralisée. Des élites dénationalisées sont les nouveaux citoyens du monde, elles se reconnaissent, par-delà les différences de nations et de traditions, dans une même culture économique de la performance. Ces « manipulateurs de symboles » sont les nouveaux

maîtres du pouvoir, et ils sont parfaitement identifiables, sur le plan international, par leur indifférence au sort de chaque pays en particulier, y compris le leur. Rober Reich, économiste américain, les baptise du nom de « cosmopolites indifférents », individus différents par leurs origines, mais totalement homogénéisés par leur savoir-faire technocratique.

II

Rhétorique de communication

Mais les critiques qu'inspire le consensus par le vide nous renseignent en même temps sur l'existence d'une nouvelle sensibilité démocratique. Ce qui nous conduit à examiner un deuxième type de liaison entre rhétorique et politique.

Les Européens, en effet, rejettent l'idée d'unité politique fondée sur la force ou sur la crainte, ils préfèrent Kant à Hobbes. On sait que, pour Hobbes, les divergences entre les désirs et les opinions sont une menace permanente de violences entre les individus et les groupes ; chacun cherche à augmenter son pouvoir pour se préserver du pouvoir d'autrui, et cette situation de guerre souterraine et permanente ne peut être surmontée que par la même crainte d'un pouvoir unique, suffisamment fort et menaçant pour inspirer le respect. Mais le kantisme voyait pour l'Europe une toute autre destination : l'émergence d'un corps politique où le droit maîtrise le pouvoir au lieu d'en dépendre, un corps politique dont l'histoire n'a encore montré aucun exemple. Aujourd'hui, l'inspiration kantienne se prolonge dans la pratique dialogique de l'élaboration de normes en commun. Une autre pratique de la rhétorique se trouve alors mise en oeuvre.

Communiquer

L'éthique de la communication veut dépasser le stade d'un consensus utilitaire et pragmatique en faveur d'une reconstruction de la raison pratique (K.O Apel, *L'éthique à l'âge de la science*). Il s'agit de fonder universellement des normes capables de régir la vie en commun avec l'assentiment des partenaires. A ce niveau d'échange, la rhétorique est une pratique de l'argumentation qui met en jeu des principes éthiques, et c'est le respect d'une même exigence éthique qui fait consensus. Argumenter, c'est poser l'intersubjectivité comme l'origine du sens de toute parole individuelle. L'éthique de la communication ne part pas du *sujet qui pense*, mais du *sujet qui délibère*. Le raisonnement est le suivant : quand un individu veut convaincre de la validité d'une idée, il veut *être compris par tous* ; pour cela, il accepte de respecter des *normes*, les normes qui rendent possible la compréhension de son discours par autrui ; il s'impose ainsi des contraintes qui débordent à la fois sa personne et sa communauté d'appartenance pour atteindre une « communauté idéale de communication ».

L'usage médiatique, universitaire et parlementaire de la discussion publique crée un espace démocratique d'argumentation où chacun apprend à s'en remettre à l'argument le plus convaincant ; ce n'est pas la force ni la séduction qui sont appelés à l'emporter, mais l'auto-éducation de l'opinion grâce à une rhétorique qui apprend aux esprits à agir sur eux-mêmes et à se rationaliser de l'intérieur.

Limites

Cette pratique a toutefois ses limites, car elle se borne à formuler juridiquement des normes abstraites et formelles de respect mutuel, mais qui ne touchent pas les raisons de vivre, les motifs ultimes du sens que chacun donne à sa vie. Elles règlent les rapports entre les hommes et les Etats sans professer aucune mystique, aucune métaphysique ni exalter aucune passion, mais elles savent convaincre du devoir de supporter des impôts nouveaux et de nouveaux contrats ou inspirer la prudence de pratiquer la tolérance et l'entraide pour empêcher que l'inégalité ne soit rendue insupportable. C'est à cette condition que l'acceptabilité de contraintes communes est possible, mais en échange de ce que Habermas nomme une « solidarité abstraite », c'est-à-dire une solidarité simplement juridique, une solidarité entre personnes qui restent étrangères les unes aux autres et séparées les unes des autres. En ce qui concerne l'Europe on peut même se demander jusqu'à quel point une certaine déculturation n'est pas la condition d'une pratique formelle de la discussion publique. Est-ce à la condition d'être sans patrie culturelle que les Européens doivent se reconnaître comme abstraitement post-nationaux ? La démocratie postmoderne et post-nationale doit-elle finalement se fonder sur une part de déculturation consensuellement consentie ?

III

Rhétorique et reculturation

Cette inquiétude en rejoint une autre : on voit aujourd'hui le populisme se répandre en Europe. Est-ce parce que les peuples s'éloignent de la démocratie ? Ou est-ce parce que la démocratie s'éloigne des peuples ?

Démocratie et rhétorique

Ces interrogations concernent la pratique de la rhétorique en Europe. On admet généralement que le populisme prospère sur des amalgames : l'étranger est regardé comme ennemi, la crise est supposée résulter d'un complot, la souffrance des pauvres est imputée à la corruption des élites. Ces amalgames ne deviennent offensifs qu'en gagnant un pouvoir stratégique de nature rhétorique : leur combinaison s'impose dans la forme d'un discours hégémonique, qui entretient l'illusion de révéler une solidarité populaire réelle, profonde et durable.

Les théoriciens d'une démocratie qualifiée de « radicale » ripostent à la rhétorique populiste par une rhétorique symétrique, visant à conquérir une hégémonie de modèle progressiste dans l'opinion. Entérinant la thèse d'une totale relativité des valeurs et des identités, ils constatent l'éclatement de l'espace public et cherchent des solutions opportunistes et stratégiques : produire dans les esprits des associations mentales qui passeront pour des liens politiques devrait permettre à la lutte démocratique de s'imposer au nom du progrès social. Cela revient

à fabriquer encore des amalgames: « il n'y a pas, par exemple, de lien nécessaire entre l'anti-sexisme et l'anti-capitalisme et une articulation entre les deux ne peut être que le résultat d'une articulation hégémonique.¹ » Cette observation, qui reconnaît le caractère fabriqué des mobiles de luttes sociales, est formulée par les adeptes d'une stratégie visant à une hégémonie socialiste, mais elle dévoile, au-delà de son engagement partisan, un mode de fonctionnement rhétorique qui réduit la démocratie à une fabrication de stratégies provisoires pour des unions provisoires et des causes provisoires. La démocratie dite radicale, radicalement et définitivement opportuniste, ne produira donc jamais que le fantôme de liens artificiels que des rhétoriques concurrentes ne cessent d'engendrer et d'opposer.

Démocratie et culture

Le défaut de cette vision de la démocratie pluraliste est d'avoir d'emblée renoncé à l'existence d'une culture européenne. Si, en effet, la démocratie s'implante dans un espace inculte qu'il faut artificiellement stratifier, la rhétorique, complice de toute manipulation, est le moyen de toute stratégie discursive présente et future. Mais une autre hypothèse est possible.

C'est peut-être une illusion de croire que les Européens ne se nourrissent que d'idées générales, de stratégies médiatiques et de techniques économiques ; peut-être ont-ils également besoin de faire coïncider ce qu'ils pensent et ce qu'ils sont, leurs idées et leurs convictions, leur spiritualité et leur vitalité. Peut-être la crise morale qu'ils traversent vient-elle d'un décalage entre la vie matérielle et la vie culturelle, quand le progrès des choses n'entraîne pas une éducation nouvelle à la liberté, mais semble abandonner la vie personnelle à l'inculture, à la solitude et à la désolation. Puisse alors la rhétorique, comprise, cette fois, comme l'art d'unir les hommes par la persuasion, restaurer la foi des Européens dans leur propre civilisation. Peut-être l'Europe se regardera-t-elle un jour comme une âme distribuée entre plusieurs corps ? Ce qui est sûr, c'est que la véritable tolérance, comme le disait fortement Gadamer, ne vient pas de la faiblesse, mais de la force comme sentiment d'une existence propre : ce qui le conduisait à cette conclusion : « s'exercer à une telle tolérance, telle qu'elle a été pratiquée surtout dans l'Europe chrétienne au prix de bien des souffrances, me semble une bonne préparation aux tâches plus vastes qui attendent le monde.² »

¹ Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, *Hégémonie et stratégie socialiste*, Les solitaires intempestifs, 2001, réédition 2009, p. 306.

² Hans Georg Gadamer, *L'héritage de l'Europe*, trad. P. Ivernel, Bibliothèque Rivages, 1996, p. 49. *Das Erbe Europas*, Suhrkamp Verlag, 3. Auflage, Frankfurt am Main 1989, S. 58 - 59 : „Aber es ist vor allem im globalen Maßstab, daß sich solche Tendenzen für die Zukunft anzeigen und dem Ende des Kolonialzeitalters und seinen Wirren das Gepräge geben. Da fangen so viele alte Länder an, neue Wege zu gehen, und neue Länder suchen die alten Wege. Dadurch scheint Europa in eine neue Aktualität zu treten. Es hat die reichste geschichtliche Erfahrung. Denn es besitzt auf engstem Raum die größte Vielgestaltigkeit und einen Pluralismus sprachlicher, politischer, religiöser, ethnischer Traditionen, die es seit vielen Jahrhunderten zu bewältigen hat. Die heutige Tendenz zur Vereinheitlichung und zur Verschleifung aller Unterschiede darf nicht zu dem Irrtum verleiten, dass der eingewurzelte Pluralismus der Kulturen, der Sprachen, der geschichtlichen Schicksale wirklich unterdrückt werden.“